

CHAPITRE XXVI

CE QU'ON FAIT ACTUELLEMENT POUR LES MALADES LA FLEUR DE LA REINE

— Actuellement, reprit M^{me} Verlinde, l'on fait beaucoup pour les malades. Songe, mon Jean, à la « Fleur de la Reine ».

— Parfaitement, la petite rose !

— On la vendit pour la première fois, le 24 juillet 1910, anniversaire de la reine, au prix de dix centimes. Tout le monde se parait de la petite fleur. Le produit de la vente fut affecté à la caisse de la Ligue contre la phtisie. La phtisie, maladie terrible qui pardonne rarement, fait d'innombrables victimes, surtout parmi les ouvriers. La Ligue envoie les malades

dans les contrées les plus salubres du pays ; par ses soins, l'on érige en maints endroits, des habitations ouvrières, qui répondent à toutes les exigences de l'hygiène moderne et dont le loyer s'adapte aux ressources d'un ménage d'ouvriers. L'on enseigne aux gens comment il faut vivre pour échapper à la phtisie et on leur procure toutes sortes de choses utiles. Tout cela demande beaucoup d'argent. Pour faire face à ces dépenses toujours croissantes, on organise des fêtes et l'on s'adresse à la charité du public. En outre, les administrations accordent des subsides. La vente de la rose fournit, elle aussi, un précieux appoint.

— Dans les colonies scolaires, un grand nombre d'enfants faibles ou maladifs retrouvent force et santé, n'est-ce pas père ?

— En effet. Voilà une institution admirable, inconnue au temps jadis. De pauvres enfants qui habitent avec leurs parents, des rues étroites, mal aérées, sont envoyés à la campagne, où, pendant une quinzaine de jours et même plus longtemps, ils prennent leurs ébats au milieu des bois et des champs. Presque toujours, le grand air, une nourriture abondante et variée ont raison de l'état maladif de ces pauvres petits.

-- Oui, reprit M^{me} Verlinde, l'on fait, actuellement, beaucoup pour soulager toutes sortes de misères humaines. Aux sourds-muets, on apprend à écouter et à parler — d'une manière spéciale, cela va sans dire. Les aliénés sont l'objet de soins assidus et intelligents.

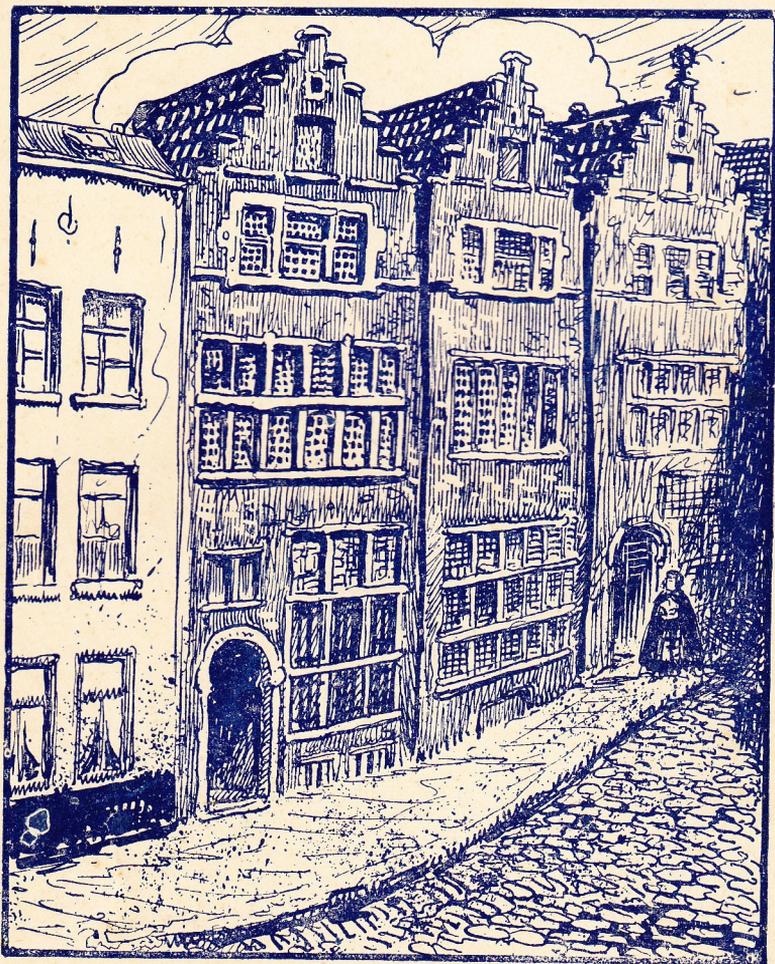
CHAPITRE XXVII

HISTOIRE TOUCHANTE DE DEUX ORPHELINS

— Tu as raison, dit M. Verlinde. Aux jours de ma prime jeunesse, j'avais un petit ami, qui dans l'espace de quelques semaines, perdit son père et sa mère. Paul et sa petite sœur Trine étaient pauvres comme Job. Ils avaient un oncle qu'on disait assez riche ; mais cet homme sans cœur aimait trop l'argent pour faire quelque chose en faveur des orphelins. Dans ces conditions, le bourgmestre se vit obligé de les faire

A. H A N S

Du Temps de Grand-Père



L. Opdebeek - Editeur - Anvers

Du Temps

de Grand-Père...

Dessin de Edm. Van OFFEL

